

Marie Lenne-Fouquet

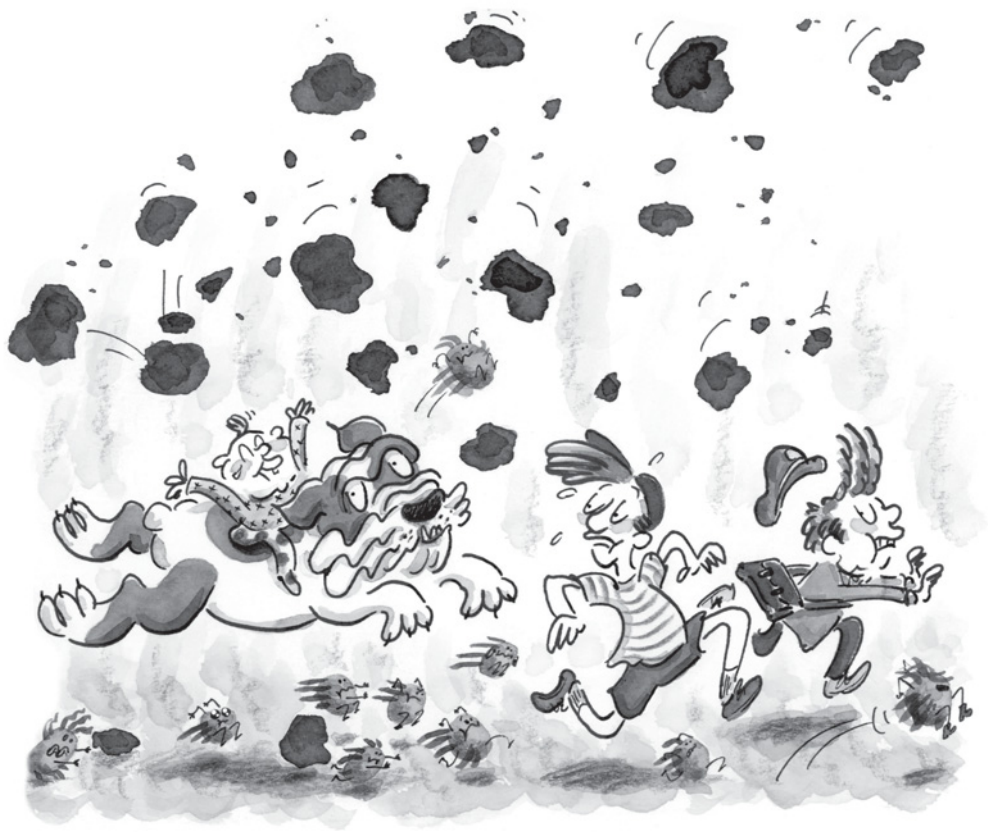
MARDY & OZGO

Le monde d'en dessous

Illustrations de
Marie Morelle



Pépix



Marie Lenne-Fouquet

MARDY & OZGO

Le monde d'en dessous

Pépix

ÉDITIONS SARBACANE

*À mon frère et mes parents qui ajoutaient des couverts
pour mes amis imaginaires.*

À mes deux aventuriers préférés.

1

INQUIÉTUDE

Mardy jetait des coups d'œil inquiets autour de lui. Il sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Certes, il était déjà arrivé que le chat ne rentre pas pendant deux ou trois jours, lorsqu'il boudait après leur retour de vacances ou qu'il pensait son amour-propre (suite à une raclée infligée par l'un de ses congénères)... mais jamais il ne partait aussi longtemps. Mardy savait que si son absence se prolongeait, Petite allait forcément piquer sa crise à un moment donné, et ce ne serait pas beau à voir. Il fallait absolument retrouver ce chat.

– À quoi tu penses ?

Ozgo interrogeait son grand frère en essayant tant bien que mal de s'installer sur la balançoire, ce qui n'était pas une mince affaire avec une queue de dinosaure.

Mardy le regarda s'empêtrer un moment.

– Tu sais que c'est une queue amovible ? Tu n'as qu'à la décrocher du costume.

Ozgo plaqua sur lui ses yeux mauves chargés d'un regard noir.



– Tu crois que les diplodocus décrochaient leurs queues gênantes pour se faufiler entre les fougères ? Bien sûr que non. Il fallait faire avec, coûte que coûte. Et je SUIS un dinosaure. Alors je fais avec.

Mardy eut bien envie de demander s’il y avait des balançoires, à l’époque jurassique, mais il se retint. Ce n’était pas le moment de lancer son frère sur une de ces conversations sans queue (c’était le cas de le dire) ni tête dont il était le spécialiste.

D’ailleurs, Ozgo avait réussi à s’asseoir, en enroulant son appendice en peluche autour de sa taille. Satisfait, il commença à se balancer.

Cependant il gardait un œil sur son frère aîné, qui venait de s’allonger et observait le ciel, perdu dans ses pensées.

Il avait beaucoup plu ces dernières semaines, et l’herbe printanière avait pris cette teinte d’un beau vert profond. Cela donnait l’impression que Mardy était chauve, tant sa chevelure se confondait avec le gazon.

Oui, Mardy avait les cheveux verts. Personne n’avait jamais su pourquoi. Il n’y avait pas d’explication,

pareillement à ces choses immuables qui sont là un point c'est tout, comme la mer, les étoiles dans le ciel ou la macédoine à la cantine. On ne pouvait rien y faire.

– À quoi tu penses, Mardy ?

Mardy hésitait à se livrer à Ozgo ; il craignait que son esprit indécrottablement fantaisiste ne l'empêche de saisir la gravité de la situation.

Bon. Pour le moment, mieux valait ne pas l'inquiéter. Le déménagement avait déjà été difficile à gérer, pour lui. Il se leva et se dirigea vers la maison.

– À rien. Je rentre.

Une odeur d'inconnu régnait encore sur la cuisine. Mardy n'était pas habitué aux aspérités des vieilles tommettes au sol, ni à la lumière de seize heures dans cette nouvelle maison. Il savait bien qu'un jour ou l'autre, il pourrait s'y déplacer les yeux fermés, que chaque pièce contiendrait son lot de souvenirs, qu'il pourrait se sentir complètement chez lui ici.

Mais pour l'instant, ce n'était pas le cas. Il n'avait pas encore pris le coup de main pour ouvrir le tiroir

sans faire grincer les charnières, et ce couinement avait quelque chose de vaguement menaçant. Aussi restait-il sur la défensive entre ces nouveaux murs. Ce qu'il avait entendu sur le village n'arrangeait rien...

Il s'assit à table, un peu raide, à côté de sa petite sœur installée dans une chaise haute. Leur mère était en train de la faire goûter.

– Maman, c'est vrai, ce qu'on lit dans les journaux ? Que tous les chats du village disparaissent, ces derniers temps ?

– Oh tu sais, il ne faut pas toujours croire ce que disent les journalistes. Ils exagèrent, c'est pour vendre...

– Tout de même... C'est bizarre qu'il n'y ait pas un seul chat dans les alentours quand on se promène, tu ne trouves pas ? Tu sais que Benjamin a disparu depuis quatre jours ?

(Benjamin, c'était leur chat.)

Mardy voyait bien que sa mère n'était pas concentrée. Tournée face à Petite, elle ouvrait et fermait la bouche en même temps qu'elle, à chaque bouchée. Il soupira.

– Tu lui donnes quoi, là ?

– Purée fenouil/clémentine/épinard/gorgonzola.
Avec une pointe de curry, pour donner du goût.

– Au goûter ?!

– Bien sûr, c'est important de l'éveiller aux saveurs variées ! Et puis regarde, elle adore !

– Petite avale n'importe quoi, Maman.

La mère de Mardy se redressa imperceptiblement, une lueur de fierté dans les yeux.

– C'est vrai. Oh, tiens, au dîner, je vais essayer butternut/papaye !

Pour toute réponse, Petite trempa ses mains dans son assiette et applaudit de bonheur en babillant.

Mardy essuya les gouttelettes de purée sur son visage et retourna finalement dans le jardin. Il préférait encore être seul plutôt qu'ignoré.

Ce jardin, c'était ce qu'il aimait le plus depuis leur emménagement, qui datait de trois semaines. C'était au fond ce qui les avait aidés à accepter, avec Ozgo, de devoir désormais prendre le bus pour aller à l'école, renoncer au pain frais le samedi matin ou au cinéma sur un coup de tête le mercredi après-midi. En un sens,

ils pouvaient profiter d'un spectacle sans cesse renouvelé, sous leurs nouvelles fenêtres, avec ce potager en pente douce et cette étendue verte en friche, pointillée de taches de couleur comme une palette de peintre.

Il balaya l'horizon du regard. Non, aucune trace de Benjamin, pas même du bout de sa queue blanche. Il passa une main déterminée dans ses cheveux verts et, cette fois, se décida à aller parler à son frère. Il fallait agir.

Il se campa devant la balançoire accrochée à une branche de l'énorme tilleul, nouveau repaire de son rêveur de frère.

– Je m'inquiète que Benjamin ne soit toujours pas rentré.

Ozgo interrompit son mouvement en posant un pied sur le sol.

– Ça fait combien de jours ?

Mardy devait se concentrer pour entendre la voix d'Ozgo, dont les paroles lui parvenaient assourdies par la mousse du déguisement. Enfin bon, c'était toujours mieux que le costume d'astronaute de la veille ou de plongeur du lundi précédent.

– Quatre.

– Purée, Petite va péter un plomb d’ici un jour ou deux, max.

– Je sais. Et Benjamin le sait, c’est pour ça que ça m’inquiète. Tu veux pas qu’on aille faire un petit tour, demander aux voisins s’ils ne l’ont pas vu ?

Ozgo reprit son balancement quelques instants, perdu dans ses pensées.

– Bon. Si tu veux.

Puis il descendit de sa balançoire et trottina vers le portail en dandinant son énorme arrière-train rembourré.

Mardy leva les sourcils.

– Attends, tu veux y aller comme ça ?

– Combien de fois faut-il que je t’explique les choses ? Si je SUIS un diplodocus, je reste un diplodocus.

– Les voisins vont te trouver bizarre, tu sais. Ils ne sont pas habitués, eux...

– Tu as les cheveux verts. Ils ne sont pas habitués à ça non plus, je parie.

Comme toujours, cette remarque mit fin à la conversation entre les deux garçons.

Il était étrange, ce hameau. Une « parenthèse enchantée de verdure à quelques kilomètres de la ville », répétait leur père, en bon publicitaire. *Un trou perdu*, rectifiait Mardy avec son inaltérable lucidité. *Et un trou du genre glauque, avec toutes ces vieilles pierres salies par les temps.*

La « rue » n'était qu'une sorte de grosse allée goudronnée qui aboutissait dans la forêt. De part et d'autre du chemin, d'anciens corps de fermes et de vieilles bâtisses des siècles oubliés s'éparpillaient entre les arbres. Sur le mur de quelques maisons, la disparition des félines s'étalait en photos attendrissantes, agrémentées de languettes de numéros de téléphone désespérées.



Ozgo interrogea son frère :

– On commence par où ?

– On commence par nos voisins de droite, on descend toute la rue, on traverse et on remonte de l'autre côté.

– Tu veux dire... qu'il faudra aussi faire celle de **Drôle de Type**, tout au bout, celle qui borde les bois ?

– J'en ai bien peur.

– Bon. Espérons que quelqu'un ait vu Benjamin avant qu'on sonne là-bas.

Hélas, partout où ils frappaient, les nouvelles étaient mauvaises. Non seulement personne n'avait vu Benjamin (pourtant facilement identifiable à son pelage entièrement noir hormis trois centimètres blancs au bout de sa queue), mais en outre chaque voisin semblait avoir son histoire terrifiante à raconter sur ces chats envolés d'un coup, qui laissaient leurs gamelles à moitié remplies et le cœur de leurs propriétaires à moitié vide.

Les deux frères se retrouvèrent devant la maison à l'orée de la forêt.

2

QUESTIONS

La maison avait des allures de château hanté. C'était une grande bâtisse en pierre, entourée de hauts murs. Sous le soleil qui s'étirait en cette fin d'après-midi, les ombres de la grille en fer forgé emberlificotées comme des ongles de sorcières donnaient tout de suite le ton.

Ozgo frémit sous son déguisement.

– Tu es sûr ?

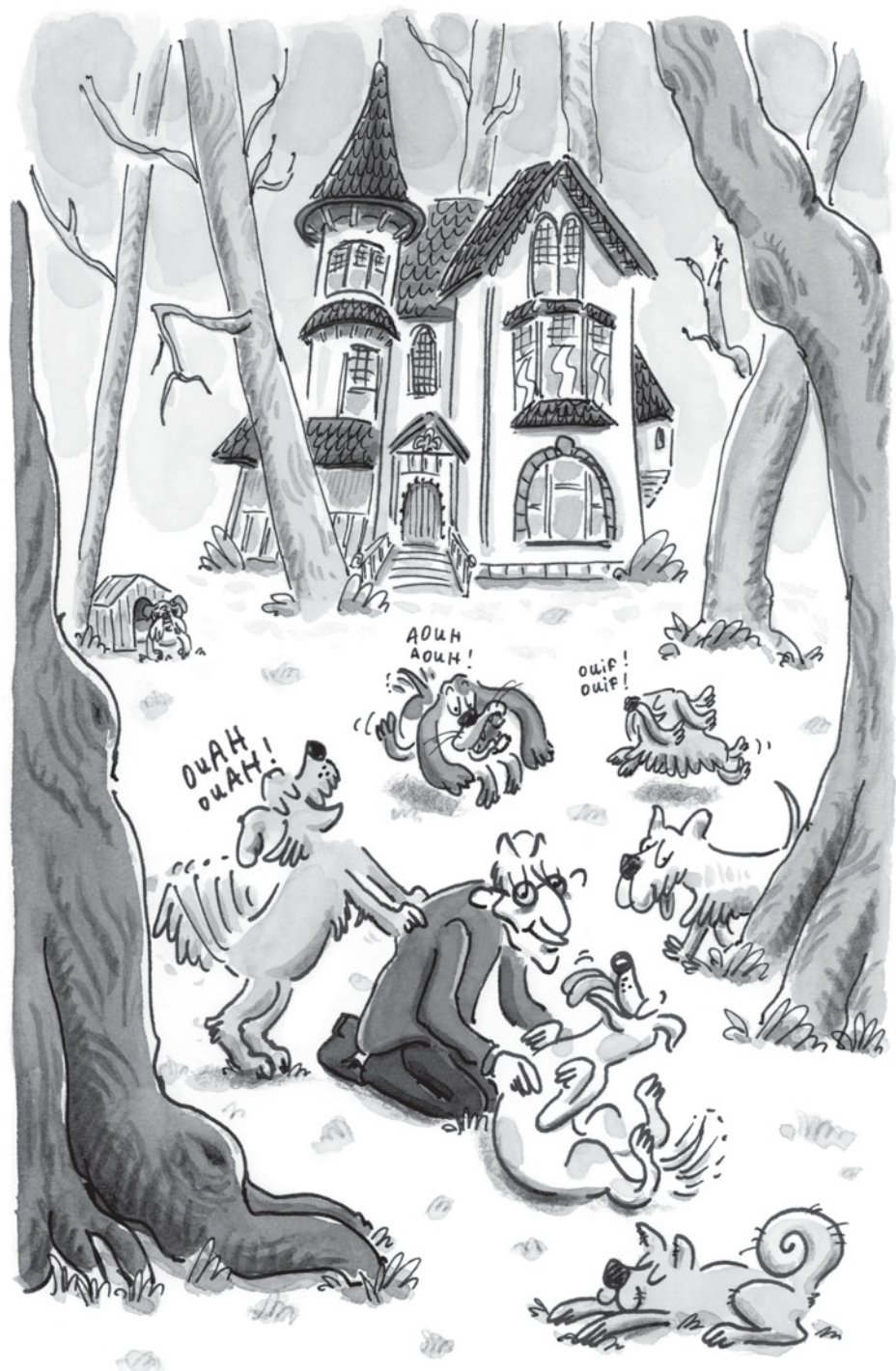
Il faut dire que si la demeure avait de quoi faire trembler, elle abritait quelque chose d'encore plus terrifiant qu'elle. Son propriétaire.

C'était un étrange personnage – surnommé d'ailleurs « **Drôle de Type** » par tout le monde. On le connaissait surtout pour deux choses : son impressionnant élevage de chiens... et son aversion fabuleuse pour les chats. Les félins qui avaient le malheur de traverser son parc faisaient régulièrement les frais de ses insultes ou de ses jets de pierres, voire de ses coups de fusil (heureusement imprécis). Depuis leur arrivée pourtant récente, le pauvre Benjamin en avait déjà fait plusieurs fois l'expérience.

Il n'était guère plus charitable avec les enfants, d'ailleurs. Alors qu'il venait récupérer son ballon, qui avait malencontreusement atterri dans son parc, Mardy l'avait vu le lui crever, sous ses yeux.

Drôle de Type n'en avait que pour ses chiens. Il les nourrissait de la meilleure viande de la région, les faisait dormir avec lui dans sa chambre, les promenait régulièrement pour qu'ils puissent se dégourdir les pattes, les dorlotait tous les soirs pendant des heures avec caresses, gratouilles et mots doux...

Du moins, tous sauf un. Il s'agissait d'un bouledogue anglais, court sur pattes mais large comme



une armoire normande, doté d'un poil presque roux et d'un nez écrasé comme si on l'avait coincé sous une photocopieuse. Celui-ci n'était qu'à peine toléré; il dormait dans un coin du vieux pigeonier abandonné au fond du parc. Ozgo et Mardy avaient compris la raison de cet exil forcé un soir où ils avaient entendu le chien... miauler. Un vrai miaulement de gros matou qui avait fait dresser les oreilles de Benjamin. Et qui devait sûrement insupporter **Drôle de Type**.

Mardy s'apprêtait à sonner, mais au dernier moment il arrêta son geste et se tourna vers Ozgo. Celui-ci avait laissé son visage s'enfoncer dans son costume, au point qu'il disparaissait dedans.

– Je me dis qu'en fin de compte, ce n'est peut-être pas très prudent. Si on allait d'abord parler à Madame Takeda? Elle nous en dira plus sur **Drôle de Type** et... on avisera.

Ozgo poussa un soupir de soulagement. Il avait de nouveau les yeux en face des trous.

– Entièrement d'accord.

Les garçons avancèrent jusqu'à la maison voisine de **Drôle de Type**, celle de Madame Takeda, la nounou de Petite.

En vérité, avant même leur coup de foudre pour la maison dans ce hameau perdu, c'est de cette femme que les parents des garçons étaient tombés amoureux. Mardy les soupçonnait même parfois d'avoir cherché une maison AUTOUR de la nounou.

Madame Takeda était la douceur même: ronde du sourire, du corps et du cœur. Elle était aussi la sérénité, rassurante pour les enfants qu'elle gardait, d'humeur toujours égale, toujours habillée de la même façon, ses cheveux gris toujours pris dans un chignon serré, toujours pieds nus sur le sol impeccable.

Elle était enfin le silence, le rituel du thé, l'importance du temps et la contemplation. Ses mains s'agitaient autour de vous et savaient exactement, précisément, si vous aviez chaud, froid, faim ou peur, et faisaient exactement, précisément, ce qu'il fallait pour assouvir ces besoins.

Mardy frappa à la porte et Madame Takeda lui ouvrit comme si elle se tenait derrière et les attendait depuis des heures.

Elle s'inclina légèrement. Un sourire illumina son visage tranquille et son regard sombre et doux se posa sur les enfants.

– Entrez, les chéris ! J'ai justement du chocolat chaud de prêt !

Les garçons se déchaussèrent (il n'y avait que chez Madame Takeda qu'Ozgo concédait à se dévêtir d'une partie de ses costumes, sans rechigner ni angoisser).

Les deux frères entrèrent dans le salon, puis s'installèrent à la japonaise, à genoux sur les coussins devant la table basse. À peine étaient-ils assis que Madame Takeda arriva silencieusement de sa cuisine avec un plateau garni de tasses de chocolat fumant et de généreuses parts de Kasutera, gâteau japonais adoré des enfants.

– Qu'est-ce qui vous amène, mes petits ?

Tout en posant la question, Madame Takeda ajouta un soupçon de lait dans la tasse d'Ozgo et, d'un coup de cuillère, ôta la crème du chocolat de Mardy, comme



elle l'avait fait lors de leur toute première visite, sous les yeux éberlués de leurs parents: elle avait deviné leurs préférences sans même les connaître.

Étonnamment, c'est Ozgo qui se lança.

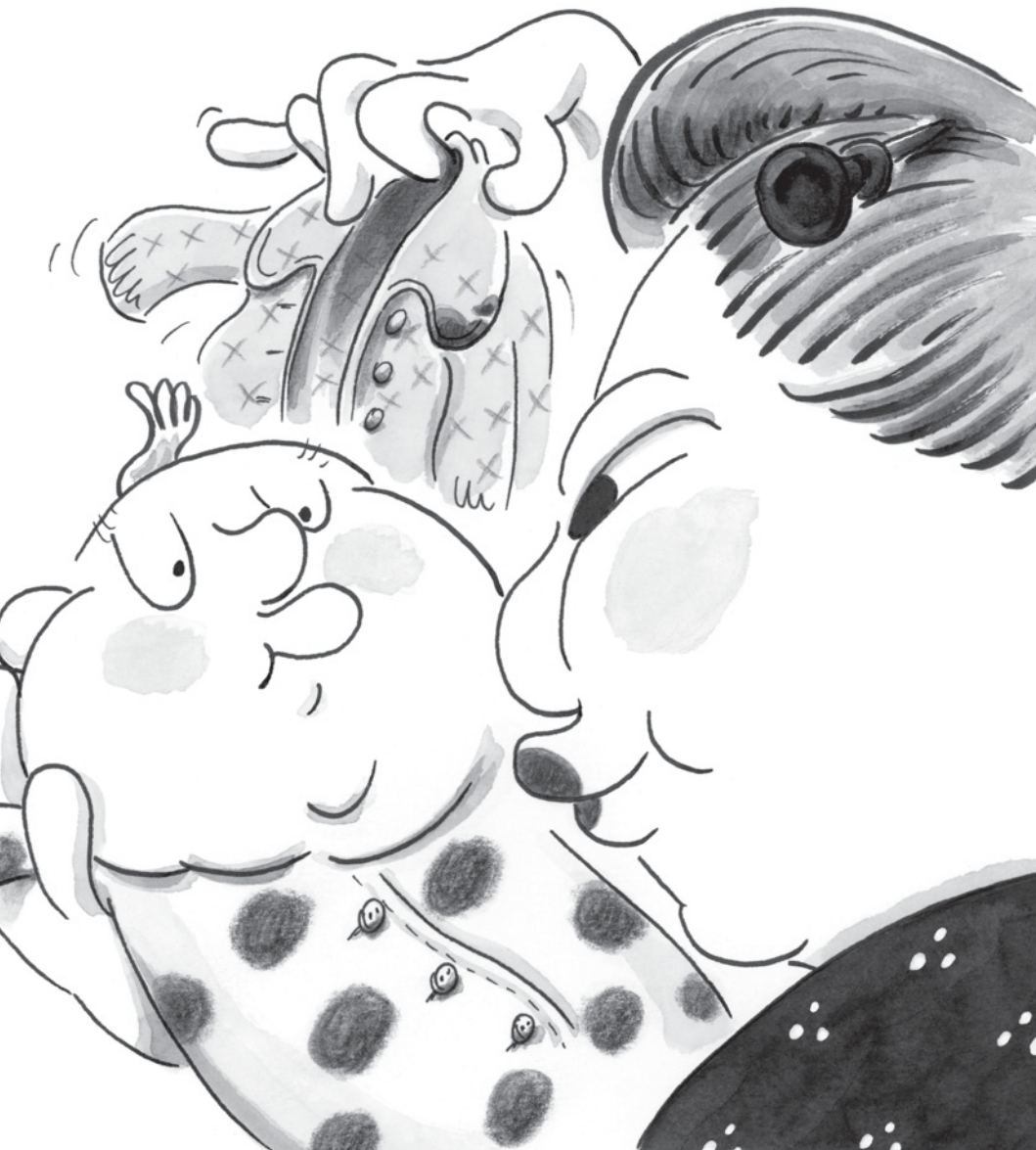
– Madame Takeda, on aimerait bien en savoir un peu plus sur la vie de votre voisin, **Drôle de T...** Enfin, le monsieur aux chiens, quoi.

Mardy poursuivit:

– Oui, et aussi... qu'est-ce que c'est que ce chien qui miaule?!

– Allez ma douce, nettoyons ce gilet: les taches de framboise, j’en fais mon affaire.

Les yeux de feu de Petite se fixèrent un instant dans les billes noires de Madame Takeda. Des billes pleines de mystère.





Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN :